

De chairs déchirées

Alain Nocus

Aujourd'hui, je suis sorti de maison. J'ai enfilé des vêtements de circonstance. Dedans j'ai un peu chaud. Mais bon. On enterre mon oncle. On rend hommage au bel homme. La famille en est si fière que s'en redresse le cimetière. Je me souviens de lui. Il me revient. Mon oncle qu'on appelait Cap'tain'. Ce héros buriné d'eaux salées. D'océans. Au beau regard d'épervier. Il naviguait. Il avait un voilier, long, fin. Avec des mâts si hauts. J'entends le claquement des voiles. Il vivait dessus. Je me souviens de cet été. La mini croisière. Mettre le cap un soir vers la petite île. Revenir au matin. Juste lui mon parrain marin et moi. Moi qui aimais les pirates. La mer et ses merveilles. Mon envie d'oser les embruns. Maman avait préparé les paniers repas. J'avais quel âge ? L'histoire est si vague et mon esprit largué. Me remonte l'origine de mon cri. Petite hirondelle de mer. Empêtrée dans je ne sais quelles mailles. De je ne sais quel filet. Mon corps sait. Mon esprit réclame. Je suis en bribes. Je n'arrive pas à saisir mon histoire. Je vis de fragments. Les mêmes, toujours, le soir qui reviennent à la nage. Une goélette de tempête. Mon petit chat épuisé demi flottant au fond du puits. Une demi-lune. Une entaille d'or pâle patinée de suie dans un ciel si sombre. Mes cils imbéciles qui ramènent leur rosée. Pourquoi tu pleures petit ? On l'enterre le beau marin. On se recueille. Son corps dans le cercueil. Les bras croisés. Comme deux gaffes posées dans un canot. Toutes voiles affalées. La cale clouée. On jette des poignées de terre. Quelques pleurs en bord de tombe. Quelques sanglots qui tombent. Il me remonte des trucs. J'ai des gouffres qui se posent. Je ne sais pas, au bord, si je suis équilibriste ou

paralysé. Ils m'ankylosent. Je tangué. D'abord ça commence par une houle. Puis les sentiments refoulent. Puis ils me débordent. Alors les lames traversent le pont, je m'accroche à de courtes écoutes, aux câbles bas du bastingage. Je deviens pâle. Des vergues m'empalent. J'avais un peu chaud. Voilà que je sens ce frais. La chose en moi se hisse et m'effraie. Les tourments me transpercent. Les haubans fous me renversent. J'ai froid. Je culbute vers l'effroi. Et je lâche prise. Je me rends aux roulis. J'y tombe comme un bois mort. J'y plonge de tout mon tronc. Je ne sais pas le nom des peurs qui m'abordent. C'est un endroit où je crie.

Je vais pisser au lit encore longtemps ? Oh partage des eaux obstétriques. Mon âme en mal de bercement qui réclame à corps et à cri. Oh les bras de ma mère. Ma bipédie inutile. Mon corps qui se rêve redevenu nourrisson. Le poids de ma tourmente transportée en d'autre organigramme. Cette élingue que je tire pour ramener la quille de ma mémoire. Ma mémoire fragmentée. Déglinguée. Étouffée sous des strates de peaux mortes. Des mues d'angoisses juvéniles raclées sur le dos de ma déraison. Ces doigts mâchant ma chair immature. Cette mature luisant sous des saillies de lune. Ce crépuscule d'orage assaillant ma candeur. Ces lames salines brassant mon radeau. Mon radeau tout de charpies tressées. Je vais pisser au lit encore longtemps ? J'agite sous mes draps la petite goélette perdue oubliant sa lanterne. Elle escalade une vague, deux autres la chavirent. Les yeux effarés des marins sont versés de tant de mers brillantes. Sous les mailles de leurs pulls ils ont des corps d'averses et des côtes inversées qui emplissent les soutes. Et si je sabordais les chaloupes pour que ne s'en sorte personne indemne. Les hommes, idem les femmes et les enfants. Oh putain ! Depuis quand je veux du mal aux autres ? Depuis que... Mais il ne faut rien dire. Il me l'a dit. Ne rien dire. Sinon. Mais alors ? Qui entend le cri de la vigie qu'emportent les vents et les pluies ? Qui entend cet appel effarouché perdu dans des brumes importunes ? Qui entend les risées rabattant le mât de misaine, l'aile retournée d'un seul oiseau fou de bassesses, inconscient dans les tournoyants de son vol que ses ailes éprouvées sont tirées par des fils, et que ses cris à lui n'épouvantent qu'à peine de jeunes dorades glissant sous la vague ? Qui entend dans la dramaturgie de la mature arrachée, les bateaux qui n'ont plus de baume sur le cœur, les étraves fendues, et dans les cales les

borborygmes des écumes ? Qui entend au bout de ce grand mât détaché la vigie et sa bouche ouverte d'effluves, ce son qui avorte, les mots qu'emportent des vents tordus fouettant sans quartier le profil d'une demi-lune égarée et insensée de ressacs dans la gueule de l'orage ? Qui entend l'éventrement d'une nuit ? Oh putain ! Ces iodes violentes qui me violent. Ces vagues par trop vigoureuses. Ce corsaire hirsute prétextant la croisière qui me corsète et me raccourcit. Moi petit pirate amputé d'invisible. Moi gamin mutilé d'indicibles hantises. Membres entravés. Buste tendu. Et sa respiration flibustière sur ma nuque. Il me l'a dit, il ne faut rien dire, sinon... J'avais rien dit, pourtant mon petit chat a disparu. Mon corps sait, mon esprit récluse. J'ai grandi l'enfance noyée au fond du puits. Mon enfance de chairs déchirées. Jusqu'ou ? Jusqu'à l'os ? Mon enfance tournoyée d'océan et de pressions. Comment un cri si long dans son cycle bourgeon s'est rompu de la sève d'une gorge si brève ? Il ne fallait rien dire. Je me suis tu. Terré sous ma peur je me suis tu. J'ai peur du monde. J'ai peur des autres. D'être sous leur regard. Je leur veux du mal. J'ai des creux et des crises de vices et de lâcheté. J'ai des voix qui me disent. J'ai des maux dans ma tête. J'ai les mains d'une bête. J'ai les pouces qui poussent sur le dessus des gorges. J'étrangle les mots en pressant sur les âmes. J'écoute le raclé interdit de glaires mortifères. Les souffles qui ne font plus l'affaire. Je surveille la lueur bordée de létal qui retourne les pupilles. Depuis quand ? Depuis que... Mais je dois me taire. Je dois faire avec des bouts d'étoffes infirmes qui jamais ne figurent d'assez conséquents pansements. Je suis en maison pour cela. Là mon cri peut être repoussé de tant de mains douces. Ma veulerie y trouve le velours de quelques comforts relatifs. Bien sûr on m'inocule diverses chimies sauvages. Mais le champ de ma douleur fut tant livré aux vents délétères, que de ces injections aux aiguilles sèches engouffrées dans mes fentes, parfois je m'en désaltère. La dose soigne mon cri et me porte mensuellement vers les clémences de quelques ports. En maison je suis le jour protégé du monde. La seringue me préserve de sa folie. La nuit je couche dans une courte chambre. J'y transpire dans un lit anonyme qui me transporte dans une pièce annexe où, sous X, mes démons viennent renaître. On y a arraché la porte. Par le chambranle nu arrivent mes bourrasques. Oh liqueurs amères et belliqueuses, râpeuses sur mon cœur. Me reviennent cette nuit de mer, l'ombre du Cap'tain', les tumultes

de son sourire, l'assaut de ses vagues. Alors la mer et la nuit sont des lèvres farouches. Elles jouent comme des folles sur ma bouche. Elles caracolent grimées dans les gréements et n'ont que faire de mon visage tordu de grimaces. Loin sur la côte les lampes happées de turbulences paraissent et s'éteignent. Dans l'orage qui tourne, elles tanguent avec la demi-lune, furieuses dans les cieus qui se teignent. Et encore ces falots fouettés de lanières confondues. Et ces brusques muscs de goémons qui partout me débusquent. Et je suis seul. Matin matin. On m'appelle au bout du couloir. Des tartines et du café noir. Je fais escale en salle à manger. A la fenêtre un merle court sur le buisson. Matin matin. Aujourd'hui je suis de sortie. J'ai enfilé des vêtements de circonstance. Un pantalon de toile, un parka sur une marinière. Aujourd'hui c'est jour de cimetière. La famille me regarde et chuchote. Ma mère m'embrasse. Elle porte le deuil. Elle me conduit à la chambre mortuaire. Il est là. Oh son rire qui se penche sur moi. Son étreinte. Son entrave. Sa chaleur qui s'épanche. Cette profanation profonde. Cette intimité arrachée. Cette chair mise à nu. C'était hier cette hérésie. Mon énurésie et mes yeux qui pissent. C'est fini. On t'enterre Cap'tain'. On a mis ta carcasse dans une barcasse. Avachies les belles voilures. On t'enfonce dans l'eau froide. Un rien de clapotis me revient. C'est si peu et pourtant c'est là. Des gémissements courts. Des petites rasades. Le petit chat lapant sa noyade. C'est fini. Mon cœur au raccroc lourd comme une ancre lasse. Mes chagrins dévidés au vertige d'une chaîne. La plongée verticale vers l'obscur des tréfonds. Ton nœud marin me coulant dans les brises. Les grincements de ta quille. Le cliquetis des drisses. Et mon bateau intime dont s'abîme la coque et mon cri si long tout palpé de silences. C'est fini. Ce jour d'enterrement enfin je touche le fond. À partir de maintenant je remonte. J'ai vu ta dépouille, le visage éteint, le front ciré comme mes plus beaux bois flottés. La clôture de tes yeux, l'inertie de tes mains ne sauraient plus longtemps bâillonner mon mépris. Je me mutine mon oncle. Un peu pleutre parce que reste en mon ventre le gamin mutique de cette nuit marine. Mais je me mutine. De justesse. Avant que ton corps ne disparaisse, je me fais justice. Je refais surface. Même encore au bord de l'errance dans un tenace no mans land de nuit et de vagues, je m'en sors. Même si encore je nage dans une mer sombre et nécrophage, je m'en sors. Aujourd'hui mon cri vient fendre les maux qui étaient tus. Ma chair porte mon âme

jusqu'aux landes des lendemains. Ma blessure n'est plus clandestine. Je sais que tu as planté tes crocs dans mon boyau. Je sais ton incision. Je sais que tu m'as piraté le cœur. Je sais qu'encore je vais dériver. Mais je sais que c'était toi le déviant. Dans le cimetière ahuri je le crie. De ma poignée de terre jetée sur les nécroses du déni je l'inscris. Tandis que ton nom se désacralise, ma folie s'affale de quelques ris. Maman pleure. Elle va m'offrir un petit chat. J'ai plus trop peur des autres. Cette nuit je ne pisse plus au lit.

L'auteur

Comment l'écriture ?

D'abord et dès tout petit l'intérêt pour les jeux de mots, héritage paternel, et une disposition à partir dans l'imaginaire, héritage de la bande dessinée et des jeux de gamins.

Dans les années 80, je découvre et me reconnais dans la chanson à texte et notamment l'univers d'Yves Simon.

« On t'a tellement appris à te taire que tu ne sais même plus comment faire pour parler », chantait-il.

L'écriture me permettra d'abord de parler sans qu'on me coupe la parole.

C'est par des petits poèmes à chanter que j'ai commencé à écrire à 17 ans (quand on n'est pas sérieux).

Depuis, j'ai des mots qui cavalent en moi, des chevaux libres qui me livrent leur sons, leur sens et leur contre sens. L'écriture restant pour moi un acte laborieux, exigeant, pour lequel j'essaie de conquérir des moments d'ennui, propices à la liberté d'écrire.